

En disposant des revenus de la Grèce, Aristide conserva sa pauvreté. On voulut faire un crime à Callias, son parent, qui étoit fort riche, de le laisser dans l'indigence. Mais Callias lui avoit souvent offert de grosses sommes, et l'avoit toujours inutilement pressé de les recevoir. Aristide le déclara pour le justifier: il ajouta que le moyen de s'épargner des besoins et des embarras, étoit de se borner au pur nécessaire. Après la mort de ce grand homme, la république fit les frais de ses funérailles, et pourvut à l'entretien de sa famille. Quel respect, quelle reconnaissance ne devoit-on pas à tant de vertus!

Il étoit en partie redévable de son mérite à Clisthène, excellent citoyen, auquel il s'étoit attaché dans sa jeunesse. Quand un jeune homme avoit du talent et de l'émulation, il trouvoit toujours quelque illustre personnage qui se faisoit un plaisir de le former: il devenoit son disciple, son imitateur; il le suivoit constamment, le consultoit en tout, ambitionnoit de se montrer digne de lui. Prendre les grands hommes pour guides, pour modèles, c'est un des meilleurs exemples que les anciens pussent nous donner.

(A continuer.)



## LA MALADIE DE BERQUIN.

LE guide chéri du premier âge, celui qui sut le mieux en mériter la confiance, en diriger les penchans, Berquin, que ses nombreux travaux ont fait surnommer, à si juste titre, *l'ami des enfans*, étoit d'une santé foible et chancelante. Il ne parvenoit à la ranimer que par les secours de l'art, et sur-tout par le bonheur inexprimable d'être utile et cher à tout ce qui l'environnoit.

Il démeuroit à Paris dans un hôtel garni, mais solitaire, où l'on conserve encore avec respect son souvenir. Cet hôtel est situé dans une petite rue du quartier Montmartre, et donne sur un jardin que sépare un seul mur du vaste hôtel d'un ancien duc de France.

Ce fut dans ce modeste asile qu'un hasard favorable me conduisit à cette époque, en arrivant à Paris. L'appartement que j'occupois, étoit immédiatement au-dessus de celui de Berquin,